

ABANDONNER OU REINVENTER L'UTOPIE ?  
=====

I.- QUELQUES CONSIDERATIONS THEORIQUES ET LITTERAIRES  
SUR L'IDEE D'UTOPIE

Peut-être la première question serait de poser: "de quel lieu tu parles?", moins en ce qui concerne la situation du sujet, que la délimitation de l'objet. Littéralement, 'u-topos' signifie "en aucun lieu", ou plutôt: "nulle part". Cependant, si l'essence du mot nous amène à un paradoxe -que l'on peut formuler ainsi: "l'utopie existe dans la mesure où elle n'est pas"-, le petit robert nous ramène aux différents sens, et bien historiques, du terme: cela va du "Pays imaginaire où un gouvernement idéal règne sur un peuple heureux" jusqu'à la "Conception ou projet qui paraît irréalisable", en passant par les emplois didactique (ex: la République de Platon) et courant du mot ("Idéal qui ne tient pas compte de la réalité"). De cette confusion somme toute logique -(l'utopie n'est rien, donc plusieurs choses à la fois)-, il est possible de chercher un lieu commun, et de schématiser alors que l'utopie se définit par son caractère impossible.

Ou dire tout simplement qu'il y a Utopie et utopie...

Cette distinction se présente maintenant comme une alternative: la majuscule renvoie à un territoire défini, l'autre à un terrain vague. Néanmoins, le sens privatif d'u-topie indique que le mot lui-même se pose en s'opposant contre la Raison, contre la Réalité, contre la Révolution

Le choix de ces trois concepts est sûrement la conséquence d'une vulgaire allitération -(et d'une certaine analogie symétrique avec cet autre triangle formé par Marcuse, Mao et Marx: les M se meurent, les R demeurent)-, mais il nous permet surtout de fonder un mouvement radical qui émerge de ces oppositions:

<u>Utopie</u>	<u>utopie</u>
Raison	rime
Réalité	réalités
Révolution	révolte

Une précaution d'ordre linguistique: le parallélisme de ce tableau n'est pas le produit d'une démarche dialectique du genre thèse-antithèse, mais se construit sur la nature même de l'opposition: l'Utopie est le contraire de la Raison, mais l'utopie-rime est son contradictoire; le pluriel des "réalités" détruit le caractère absolu et totalitaire de "la" Réalité; enfin, en ce qui concerne l'écart entre Révolution et révolte, nous verrons plus loin que la différence se situe au niveau de la grandeur, de l'intensité, et surtout de la réussite, c'est-à-dire de la domination.

Au terme de cette introduction, il nous faut à nouveau poser la question "de quel lieu tu parlez?", mais cette fois-ci pour préciser la perspective suivie dans cette analyse: le domaine de définition est celui de l'idée de l'Utopie, à la fois d'un point de vue littéraire et politique.

Cependant, parler de "l'idéologie de l'Utopie" nous oblige

à déterminer le sens que nous attachons à cette formule.

Dans son livre Idéologie et Utopie (1929), Karl Mannheim propose une distinction entre les deux termes: la croyance en un monde meilleur est idéologique, mais lorsque des groupes sociaux tentent de la réaliser sur la terre, elle devient utopique. Or, le fait de dire que l'une est théorique et l'autre pratique ne doit pas faire oublier que toutes les deux sont relatives. Prenons deux visions différentes } en fonction de ceux qui représentent les sujets } de cette utopie/idéologie, et simplifions pour le réactionnaire, le bourgeois, est idéologique toute doctrine dangereuse pour l'ordre établi; utopique toute tentative de renverser sa domination;; pour le révolutionnaire, le marxiste, est idéologique toute doctrine censée maintenir l'ordre établi; utopique tout projet qui prétend dépasser les conditions historiques.

Ainsi, les deux figures décrivent les liens qui existent entre l'idéologie et la domination, de telle sorte que l'on peut se demander -et ce sera notre première hypothèse de travail-, si l'Utopie n'est pas une autre idéologie de la domination. Non pas l'équivalence de Marx selon laquelle "les idées de la classe dominante sont les idées dominantes", mais une idéologie de la domination pour les classes dominées. Autrement dit: dans ses rapports avec la Raison, la Réalité, la Révolution, en tant qu'élément du pouvoir, est-ce que l'Utopie n'est pas finalement, et dès le départ, un critère d'obéissance, un système de soumission, un facteur d'impuissance???

## Oppositions

### A - La Raison

L'Utopie contre la Raison, oui mais, "tout contre": en tant que projet social et système politique, l'Utopie est rationnelle, un Idéal qui se veut le produit de la réflexion et de la prévision, plutôt que de l'imagination. Et la vision d'un "gouvernement idéal qui règne sur un peuple heureux" ne peut se faire qu'à partir d'une certaine organisation, un système construit en fonction de la nature sociale de l'homme. Mais avant d'analyser deux exemples significatifs de cette Utopie, c'est-à-dire la cité idéale de Platon et l'Utopie de Thomas More, il nous faut rappeler les liens historiques qui existent entre Raison et Utopie.

Les racines de ce qu'on appelle le "socialisme utopique", au-delà des références à un millénarisme messianique qui remontent à un moyen-âge obscur, peuvent se situer à une époque bien précise: la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Moins la Révolution que le siècle des Lumières. En effet, bien avant "la révolution par la raison" de Robert Owen, des penseurs comme l'abbé de Mably considèrent le système futur comme une exigence de la raison qui se réaliserait par la diffusion des lumières. Mais comme l'ont écrit les auteurs de La dialectique de la Raison, avec le triomphe de la Révolution la vision utopique est devenue critique: "L'instrument à l'aide duquel la bourgeoisie était parvenue au pouvoir, la libération des énergies, la liberté universelle, l'autodétermination, bref la Raison, se tourna

contre la bourgeoisie dès que, devenu système de domination, il dut avoir recours à l'oppression."

La question est la suivante: considérer l'Utopie comme un système social fondé sur la Raison, n'est-ce pas transformer le gouvernement des hommes en une administration des choses? Sur quelle rationalité peut-on bâtir "un pays imaginaire où un gouvernement idéal règne sur un peuple heureux"? Les deux exemples que nous allons interroger vont nous montrer que c'est comme par hasard et pure coïncidence, celle de la domination.

- "un gouvernement idéal" : la Republique de Platon

Dans Les Lois, Platon considère que "l'origine de la société n'est pas seulement 'un contrat social', c'est aussi une convention naturelle, se fondant sur la nature de l'homme en tant qu'être social". Or, que l'homme par nature soit un être social nous amène à examiner la fonction sociale de ce principe naturel. Non pas les causes ou l'origine, mais les conséquences pratiques: l'inégalité des hommes implique et suppose la division du travail. Dans la cité idéale de Platon, l'existence d'une hiérarchie rigide correspond à une prémisse bien simple: les hommes par nature sont différents, donc socialement ils seront inégaux. Par conséquent, il y aura harmonie sociale et vraie justice si et seulement si le principe d'autorité est accepté et respecté. La seule loi est celle du chef: "Le précepte le plus essentiel est que nul, ni homme ni femme, ne reste sans chef ; que nulle tête d'homme ne s'habitue, soit en combat réel, soit dans les jeux, à agir seule et sans contrôle ; il faut, au contraire, en guerre comme en paix, vivre les yeux

constamment fixés sur le chef et soumis à ses ordres et se laisser diriger par lui jusque dans ses plus simples gestes ; s'arrêter au commandement, marcher, s'exercer..., en un mot, se dresser soi-même et s'habituer à ne connaître ni apprendre l'action isolée."(Les Lois, 942a) Nature et Raison se donnent la main pour diriger le citoyen vers l'état parfait du bonheur et de l'ordre: l'auto-discipline en tant que soumission totale à l'auto-rité, il n'y a pas à réfléchir ni à discuter le seul commandement: l'obéissance absolue...

- "un peuple heureux" : l'Utopie de More

A l'inverse de Platon, le premier souci de More est celui de l'égalité, ou plus exactement de l'uniformité. Le pays imaginaire dont il parle est l'image symétrique de l'Angleterre du XVI<sup>e</sup> siècle, une île isolée qui donne lieu à un système clos. L'Utopie contient 54 villes qui "sont bâties sur le même plan, possèdent les mêmes établissements et les mêmes édifices publics". Les maisons, bien sûr, sont identiques: "elles possèdent chacune une porte sur la rue et une porte sur le jardin", et les heureux habitants de ce paradis peuvent changer de maison tous les dix ans, "en tirant au sort celle qui doit leur tomber en partage". La propriété privée est abolie et le travail est obligatoire, avec un emploi du temps bien délimité: "3 heures de travail avant midi, puis dîner. Après-midi, 2 heures de repos, 3 heures de travail, puis souper, une heure de divertissements, puis sommeil". A la question "ce sommeil est-il sans rêve?", la réponse serait facile: en Utopie les cauchemars

n'ont plus de sens, ou alors ils signifient que ses victimes sont des malades qui n'en veulent pas du bonheur sans faille qu'on leur offre tous les matins...

Cependant, l'obsession pour la prévision, le calcul rationnel de la règle et de l'exception obligent More à admettre au moins une différence, une inégalité naturelle entre l'homme et la femme. Lors des repas, qui sont pris en commun, l'architecte va même jusqu'à indiquer la place que doivent occuper les divers membres de la famille autour de la table: "Les hommes sont ~~placés~~<sup>assis</sup> du côté de la muraille ; les femmes sont placées vis-à-vis, afin que s'il prenait à celles-ci une indisposition subite, (...) elles puissent sortir sans déranger personne." Cet exemple montre assez bien les deux adjectifs qui pourraient qualifier le mieux le projet de More: c'est logique, et c'est bien pratique!

Au-delà de toutes les différences entre les systèmes de Platon et de More, tous deux se retrouvent dans une même perspective: définir rationnellement ce que serait une société où regnerait la Justice et l'Egalité : la Discipline et l'Ordre. Face à cette Raison, les rimes, avec Rimbaud, répondent: "Nous massacrerons les révoltes logiques". Une morale à cette histoire: la rationalité utopique est aussi <sup>anche</sup> autoritaire.

Et un dernier cas de figure: pour Marcuse, "la fin de l'utopie" c'est la possibilité concrète de la réaliser. Parlant d'un changement "qualitatif", le philosophe estime qu'une société où le jeu prendrait la place du travail est technologiquement réalisable: "Il n'y a guère, même parmi les économistes bourgeois, un savant sérieux pour nier qu'il soit

possible au moyen des forces actuelles de production, tant matérielles qu'intellectuelles, de supprimer la faim et la misère, et que l'état présent des choses soit dû à l'organisation socio-politique du monde."(Vers la libération,10) Or, comme le constatent Adorno et Horkheimer: "A mesure que croît la possibilité d'éliminer toute misère, cette misère prend des proportions démesurées"(Dialectique raison,54). Ce rapport inversement proportionnel entre la richesse et la misère n'est pas un paradoxe, mais l'axiome de base -qu'aucun savant sérieux ne va nier- d'un système fondé sur la possession et la propriété. De même que la cohérence de l'Utopie est celle de l'organisation, la logique de la Raison est celle de la domination. Ou pour le dire avec une formule: "impossible" vient du verbe "imposer"...

Cependant, à l'affirmation-accusation de Marcuse, il faut répondre par une nouvelle question: l'Utopie est-elle réellement réalisable?

## B - La Réalité

Que se passe-t-il lorsque l'Utopie devient Réalité? Elle l'y mythe, elle tombe dans son piège! Parce que même si on essaie de la quitter, et que l'on cause d'abstractions ou d'hallucinations, on finit quand même par y retomber, à la rue réalité, et il ne nous reste qu'un constat d'échec, comme Rimbaud-, soyons réalistes, voyons les choses en face:

"Moi! moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à étreindre! Paysan!"



Les pieds sur terre, posons donc la dure question: c'est quoi la Réalité?, et répondons aussitôt avec pragmatisme: "c'est une image , c'est une idéologie". Rien à voir avec "le réel est sans fissure" de Lacan, mais simplement partir d'une donnée: n'étant pas des objets (pas encore ou pas tout à fait), notre vision du monde ne peut être que subjective: "Entre le réel et moi, il y a moi, et ma déformation personnel des fantômes de la réalité"(Artaud). Est-ce à dire que la Réalité n'est qu'un phantasme, tout au plus un délire collectif? Et qu'alors l'Utopie, parce que c'est son Double, l'écho qui renvoie la voix de son maître, qu'Elle aussi est illusion?

Puisque la Réalité est une expression, revenons aux textes pour y trouver sa lettre.

Historiquement Fourier n'a pas réussi à réaliser un phalanstère, mais l'écrivain J.C. Onetti l'a décrit littérairement dans son roman Juntacadáveres. L'intrigue est simple: à Santa Maria <sup>Trauma</sup> ville qui ressemble étrangement à un Bs As mythique, l'implantation d'un bordel partage les habitants en deux camps bien définis, une lutte menée par le curé et par son neveu Marcos. Au milieu du roman, comme une parenthèse, Lanza, journaliste typographe et auteur d'une "Introduction à la véridique histoire du premier phalanstère sanmariano", dont Marcos était le fondateur, rappelle son origine:

"Le projet était, je le répète, bel et bon en théorie. Les pionniers comptaient sur un appui économique pour les aider dans le cas inconcevable de sécheresse, d'insectes nuisibles, d'orages de grêle, d'époques de vaches maigres. Il devrait sans doute y avoir des péons, pour que les hommes puissent se concentrer dans la tâche

intellectuelle de diriger et planifier, d'humbles petites servantes indiennes pour que les enfants ne se montrent pas par trop encombrants et pour que chaque jour les repas soient cuits à point et à l'heure ; et sans doute aussi, il s'agirait d'un travail coopératif, du moins en ce qui concernait la représentation des bénéfiques. Bref, une communauté chrétienne et primitive basée sur l'altruisme, la tolérance et la compréhension mutuelle."(158)

Si cette description reprend l'essentiel de ce que la Raison nous a montré de l'Utopie (notamment l'idée de diriger et planifier confiée aux hommes), le phalanstère s'inspirait directement des idées de Fourier: les six couples qui forment la phalange retiennent à la fois la base économique et morale. Pour qu'il marche, le phalanstère doit obéir aux lois du marché, de la productivité et de l'exploitation rationnelle, mais aussi abolir une certaine morale, "police de classe", fondée sur le puritanisme et le mensonge. La libération sexuelle commence par le refus de se limiter aux rapports aliénants du couple:

"Peu à peu, selon les calomnies qui circulaient, le règne des nouveaux couples, qui n'étaient ni légalisés ni bénis, se vit remplacé par le critère qui régit les sociétés industrielles les plus perfectionnées de notre siècle: éviter toute perte de matière ou de temps.(...)

Selon les mauvaises langues malpropres, le nouveau rite solennel se célébrait deux fois par semaine. On se servait de dés ou de cartes, d'innocents billets sécoués dans deux chapeaux. Les phalanstériens renoncèrent donc aux élans aveugles et aux attirances trompeuses. Ils rendirent hommage aux dieux, le Hasard et le Destin, pour disposer deux fois par semaine de

leurs compagnes nocturnes."(161)

L'historien Lanza, comme conclusion à son histoire de ce phalanstère, suggère un lien entre Marcos et Juntacadáveres, et tente même d'expliquer ainsi le parallélisme -et donc l'antagonisme- entre les deux personnages:

"J'ajoute qu'il est vraiment curieux de voir et entendre votre parent Marcos organiser une sainte croisade contre l'humble bordel que gère sur la côte le citoyen Larsen, dit Junta. Si l'on considère la question du point de vue psychologique, il peut s'agir de cette rivalité professionnelle si fréquente qui a toujours été la caractéristique des artistes. Aujourd'hui, si nous utilisons un critère marxiste, il se peut que l'aversion ait pour cause le fait que les trois femmes de la maison bleu ciel ne travaillent pas gratis, ne sont pas mues dans le lit par le noble amour de leur fonction. Si différentes de celles que Marcos eut et connut dans la brève époque idyllique de l'inoubliable Phalanstère."(162)

Les deux figures sont pratiquement pareilles. Si la différence se situe au niveau du Travail et du Plaisir, qui pour Fourier devaient être équivalents et synonymes, la ressemblance se retrouve dans l'application matérielle d'un même principe: l'exploitation du corps. Rationnellement le projet utopique débouchait sur un système clos ; la littérature nous dit que l'Utopie devenue Réalité est une maison close...

Après cette parenthèse, une fois signalé en quoi et comment la Réalité est une image, par quel glissement l'Utopie se transforme de vision en évidence, en cliché, revenons à l'hypothèse complémentaire, la Réalité en tant qu'idéologie (car

notre réalité est celle-là: parler de différentes idées de l'Utopie).

Le langage impose les limites du réel. Or, cette Réalité ainsi établie ne peut exister que si l'on croit en elle, et le refus commence dès le doute. Non pas comme méthode (selon le principe des cartes: <sup>(carta da gioco)</sup> "On a raison de douter"), mais à partir d'un très léger décalage d'une supposition à une négation: "la Réalité peut ne pas être ainsi, Elle ne peut pas être ainsi. Mettre en déroute la Réalité consiste d'abord à se méfier de sa nécessité aveuglante: là où l'Utopie apporte une réponse, <sup>sarebbe necessario</sup> il suffirait plutôt de plusieurs questions.

Oui mais, comment détruire la Réalité (qui est une idée, un diktat, <sup>discorso</sup> un discours) avec ses propres armes? C'est alors <sup>da qui</sup> rappeler l'ambivalence et l'ambiguïté du langage, qui impose les limites du réel, alors qu'en même temps il peut les dénoncer.

Un poème d'Octavio Paz démasque l'aspect rigide et le caractère froid de cette soi-disante Réalité:

"Mis pasos en esta calle  
Resuenan  
En otra calle  
Dónde  
Oigo mis pasos  
Pasar en esta calle  
Dónde  
Solo es real la niebla"

Cette résonance est une autre forme de raisonnement: la parole n'identifie plus "la" Réalité, mais elle la révèle, là où va prendre corps la rébellion.

C - La Révolution

<sup>Comme</sup> En tant qu'adjectif, "utopique" a été utilisé pour opposer deux types de socialismes, l'autre étant "scientifique". Et celui-ci seul est rationnelle<sup>de cu. l'altro è della</sup>, réelle- et vraiment révolutionnaire. Mais cette distinction nous renvoie aux critères qui séparent la révolte de la Révolution: d'après Chatélet, l'antagonisme se place à trois niveaux: l'intensité, l'objectivité et "celui, beaucoup plus sérieux cette fois, de la différence succès/échec: parce qu'elle est petite et subjective, la révolte, en fin de compte, échoue; parce qu'elle est grande et objective, la révolution triomphe". En fait, c'est oublier que les fins de la Révolution entraînent la fin de la révolte: celle-ci ne lutte pas pour le pouvoir, mais contre lui. Il n'y a donc pas progression d'une attitude à l'autre, mais, comme l'écrit Camus, simultanéité et contradiction sans cesse croissante: "Le révolutionnaire est en même temps révolté ou alors il n'est plus révolutionnaire, mais policier et fonctionnaire qui se tourne contre la révolte. Mais s'il est révolté, il finit par se dresser contre la révolution." (L'homme révolté, 296)

Notre critique se dirige contre deux aspects d'une telle Utopie, le sujet et le projet révolutionnaire (laissant volontairement de côté ces autres "utopies" que furent la Commune de Paris ou Kronstadt: ce n'étaient pas des Révolutions, la preuve elles ont échoué...)

- le sujet révolutionnaire:

Qui doit réaliser historiquement la Révolution, cette Utopie présentée comme un paradis sur terre? Les lois de l'Histoire

répondent sans hésiter: le peuple élu. À partir de là, deux sens pour une même direction, celle qui va de l'Histoire à sa fin, à l'Utopie: d'un côté la révolution fasciste, avec sa loi naturelle et la suprématie biologique de la race élue ; d'un autre côté, -mais en fait c'est le même-, la révolution marxiste avec sa loi sociale et la supériorité numérique de la classe élue. Au bout de l'Histoire et au bord de l'Utopie, un homme pur et nouveau: paradis perdu ou terre promise le peuple élu est victime de ce salut qu'on veut lui imposer d'en haut. De ce point de vue, la fonction de l'Utopie est de donner un sens à la traversée du désert: "L'utopie remplit dans la vie des collectivités la fonction assignée à l'idée de mission dans la vie des peuples. Des visions messianiques ou utopiques, les idéologies sont le sous-produit, et comme l'expression vulgaire"(Mircea Eliade). Une seule question: les non-élus, seront-ils encore les vaincus, les exclus qui n'ont pas de place dans cette destination? Et quelle Utopie alors faudra-t-il inventer pour les garder?

- le projet révolutionnaire:

Pour atteindre l'Utopie, il ne suffit pas d'être quelqu'un d'élite, de croire en l'existence d'un messie quelconque, et de l'attendre. Il faut surtout marcher dans le bon sens. La dynamique de l'Histoire, l'affrontement des races ou des classes, implique un mouvement, une perspective, un horizon. Et, par conséquent, il faut un projet, un plan pour s'y retrouver, un programme. De même que l'Utopie doit être prévue, la Révolution doit se programmer: évidemment, le cinéma où l'on projette le film ça ne peut être que l'Histoire, banc public où l'on assiste à sa mise en images et à l'annonce de

l'arrivée de Zorro: "L'ontologie historique <sup>racaille</sup> ramasse les  
résidus de tous les systèmes métaphysiques passés, tous les  
en-soi, Dieu, la Nature, l'Homme, la Société. Désormais,  
les hommes font l'histoire contre l'Histoire elle-même,  
parce que l'Histoire est devenue le dernier rempart ontolo-  
gique du pouvoir, la ruse <sup>stratégique</sup> ultime où il dissimule, sous la  
promesse d'un long week-end, sa volonté de 'durer' jusqu'au  
samedi qui ne viendra jamais." (Raoul Vaneigem).

En situant l'Utopie et la Révolution dans l'avenir, c'est-  
à-dire dans le contexte de certaines conditions qui nous  
marquent les traces à suivre, -et à la limite nous rappellent  
tout le temps qu'il n'est pas encore temps de marcher-,  
l'Histoire s'immobilise, et nous avec. Le projet de la Révo-  
lution se dessine sur notre impuissance, laquelle s'inscrit  
sur le destin de l'Histoire: le cercle est fermé, l'Utopie  
ça sera encore et toujours demain.

Ainsi, ce qui dans le temps n'était qu'une évolution  
relative ["les utopies d'hier sont les réalités d'aujourd'hui"]  
dans le domaine de l'Histoire se transforme en une identifica-  
tion absolue, aussi bien en ce qui concerne la Raison (la logique  
du système) -la Réalité (l'éternel lieu commun) -la Révolution  
(le pouvoir toujours recommencé): "la réalité d'aujourd'hui  
c'est l'utopie <sup>de</sup> <sup>du</sup> demain".

- - - - -

Au lieu de se perdre dans toutes ces identifications, ces  
ressemblances entre l'Utopie et les trois autres concepts  
auxquels elle s'oppose en se <sup>sustituant</sup> supposant, pourquoi n'avoir-t-il  
pas simplement dit que l'Utopie, c'est Eux! Avoir dit que la  
rationalité autoritaire est utopique, mensongère et illusoire

lorsqu'elle est incapable d'administrer la justice et l'harmonie sociale qu'elle se donne pour objectif...Avoir dit que l'Utopie c'est cette Réalité précise, ici et maintenant, le fait d'être ici et nulle part, là où l'on nous fait être, ici ou ailleurs, remplaçables, n'importe où, équivalents... Dire que l'Utopie de la Révolution <sup>contient</sup> tient en un simple paradoxe: <sup>Tend vers</sup> atteindre la liberté à travers l'autorité...

## II.- QUELQUES CONSIDERATIONS SUR LE MATERIALISME UTOPIQUE

Bien que dans notre univers quotidien la matière ait toujours été présente et toute puissante, le discours du matérialisme utopique n'a cessé d'être celui de la Liberté. En tout moment et en tout lieu, les espoirs matérialistes ont été dirigés vers un avenir radieux où le "règne de la liberté" sera -enfin- instauré grâce à la maîtrise <sup>donnée</sup> technologique de la nature. Or, arrivés au seuil <sup>sociétal</sup> de cette "libération", les hommes commencent à découvrir la désolante ambiguïté de sa démarche matérialiste: la satisfaction instinctive, dans le système du matérialisme utopique, reste toujours source d'aliénation.

André Gorz, dans son "Adieux au prolétariat", nous dit:

"Il ne s'agit plus de savoir où nous allons, ni d'épouser les lois inmanentes du développement historique. Nous n'allons nulle part; l'Histoire n'a pas de sens. Il n'y a rien à espérer d'elle et rien non plus à lui sacrifier(...)  
Désormais, il s'agit au contraire de savoir ce que nous désirons. La logique du Capital nous a conduit au seuil de la libération. Mais ce seuil ne sera franchi que par une rupture remplaçant la rationalité productiviste par une rationalité différente. Cette rupture ne peut venir que des individus eux-mêmes. Le règne de la liberté ne résultera jamais des processus matériels."

Ainsi, même si avec une lucidité et un courage exemplaires l'on vient de reconnaître publiquement que "l'Histoire n'a pas



de sens" et qu' "il n'y a rien à espérer d'elle et rien non plus à lui sacrifier", il est toujours question du règne de la liberté! Donc, toujours l'utopie!

Cependant, et même si nous affirmons que l'utopie est aussi comme la révolution (et <sup>ou</sup> par cause!), "une aspiration éthique à laquelle l'on ne peut pas renoncer" (Fernando Savater), nous tenons à poser la question: abandonner ou (ré)inventer l'utopie? Parceque, depuis (et même avant) Fourier, "libertaire utopiste", passant par Marx, "socialiste scientifique", jusqu'aux écologistes d'aujourd'hui, le règne de la liberté n'a cessé d'être l'aspiration commune de millions d'hommes. Et non seulement en forme de paradis terrestre, car pour beaucoup cette aspiration n'a jamais été définie ou structurée comme idée fermée, concrète, mais plutôt ressentie comme un désir pur de refuser ce qui existe, comme un besoin toujours ~~in~~ <sup>ou</sup> de dépasser la Réalité (sociale) pour découvrir et réaliser toutes les potentialités humaines.

Or, aujourd'hui, nous sommes arrivés à un stade tel de glaciation des concepts et des mouvements porteurs du Changement que nous ne pouvons pas continuer à attendre l'utopie ou à en parler comme nous l'avons fait jusqu'à présent; car alors nous contribuerions sûrement à son enterrement définitif.

Si nous voulons accompagner et développer les tentatives créatrices, qui surgissent un peu partout, il nous faudra donc casser les instruments d'analyse hérités des idéologies qui sont en train de disparaître, questionner non seulement toutes nos certitudes mais nous demander aussi si l'ont doit maintenir, abandonner ou (ré)inventer le sens traditionnel de nos postulats fondamentaux.

Nous sommes en plein dans "l'entre-deux historiques" -comme dirait Touraine- où se défait la société industrielle et où se

forme la société programmée... Cette société hypercomplexifiée du nucléaire, de l'informatique et de la télématique, qui s'incarne dans le pouvoir technocratique des grands appareils de gestion, et à l'intérieur de laquelle, acceptant les contraintes du travail et de la consommation, comme des lois économiques incontournables, le prolétariat reproduit la rationalité capitaliste qui le constitue, précisément, comme prolétariat.

Jusqu'à ces dernières années, l'on considérait encore la classe ouvrière traditionnelle, ce Travailleur collectif révolutionnaire dont la théorie marxiste (et la libertaire aussi) avait fait un mythe messianique, comme l'élément moteur du Changement historique et le porteur de toutes les valeurs révolutionnaires (utopiques). Actuellement nous constatons qu'elle n'est plus en réalité qu'une minorité privilégiée à l'intérieur d'un ensemble beaucoup plus large de groupes sociaux disparates des non-travailleurs, des marginaux volontaires, et des parias rémunérés par l'Etat (Sécurité Sociale, Caisses de Retraite, Aide Publique, etc.); et qu'elle est plus intégrée au système de valeurs dominant que tous les autres groupes sociaux "exploités".

Maintenant, nous savons que ce que nous avons considéré traditionnellement comme "le" prolétariat n'existe plus, que la majorité de la population appartient de plus en plus à ce néo-prolétariat post-industriel des sans-statut et des sans-classe (qui, réfractaires à la sacralisation du "travail" et à toutes les formes d'encadrement ouvrier, préfèrent vivre "précairement ou consommer frénétiquement au présent que s'aliéner toute leur vie pour la sécurité du futur: la retraite), et que l'écart qui séparait il y a quelques dizaines d'années le monde ouvrier des classes moyennes s'est aujourd'hui considérablement resserré. Nous constatons donc que le prolétariat n'a plus de privilège historique et que

la non-classe des réfractaires à la sacralisation du travail est, par contre, un "sujet social" réel au niveau des processus de transformation qualitative de la société.

En effet, même si cette non-classe "n'a pas d'unité ni de mission transcendantale" et moins encore une vertu prophétique quelconque, elle est la réalité des personnes qui la composent et elle renvoie les individus à la nécessité de se sauver eux-mêmes et de définir une société compatible avec son existence autonome et leurs objectifs." C'est pour cela que "le mouvement des personnes qui refusent de n'être que des travailleurs a un trait dominant libertaire: il est la négation de l'ordre, du pouvoir, du système social, au nom du droit imprescriptible de chacun sur sa propre vie." (André Gorz)

L'on ne pourra pas nier qu'un renversement de tendance <sup>révolutionnaire</sup> s'est produit, du quantitatif au qualitatif, et que pour la majorité de ces non-travailleurs, non seulement le travail - même soumis au contrôle ouvrier - ne doit pas être l'essentiel de la vie, mais l'accumulation de biens (choses) matériels ne l'est non plus.

Sans doute, ce renversement du sens de la vie sociale, pour les entités individuelles comme pour les nouvelles entités familiales, reste encore limité et marqué par les besoins matériels, puisque nous sommes encore dans des sociétés <sup>mercantiles</sup> marchandes où même le droit à la <sup>piérisse</sup> paresse <sup>à peine</sup> commence à être admis et reconnu comme formant part des "droits de l'homme". Mais de plus en plus la revendication qualitative prend le pas sur la revendication quantitative, et c'est pour cela que la transformation des finalités des processus matériels devient une exigence prioritaire et générale.

Jusqu'ici, l'on a toujours eu tendance à penser l'utopie (et non seulement les Utopies) comme inimaginable en dehors des pro-

cessus matériels ou, au moins, comme étant la culmination d'une évolution sociale qui permettrait aux hommes de s'épanouir totalement à travers eux. De là que l'utopie, marquée par cette dépendance, ait pu être aussi structurée, systématisée et institutionnalisée, et que les Utopies autoritaires aient pu détourner -si facilement et pendant si longtemps- les hommes de leurs intérêts les plus vitaux: en tant qu'individus et en tant qu'espèce vivante.

### La réalité des Utopies concrètes

Apparemment, dans aucune autre époque, les Utopies concrètes (matérialistes et autoritaires) n'avaient atteint un degré tel de rationalité fonctionnelle et de réalité quotidienne comme en témoigne la nôtre. En effet, à l'Est comme à l'Ouest, en se reposant sur la croyance mythique en de prétendues "lois de la nature" inventées pour les besoins de la vie quotidienne, la Rationalité (dite scientifique) et le Capitalisme (privé ou d'Etat) ont bâti un univers technologique et politique parfaitement fonctionnel et agréable pour des millions d'hommes qui acceptent volontairement l'aliénation secrètement par les sociétés industrielles.

Nous nous trouvons dans une zone du monde où la société industrielle a atteint l'un des plus hauts degrés de développement et dans laquelle le processus d'intégration sociale se réalise et se réalise encore -pour l'essentiel- sans terreur ouverte, avec la complicité implicite de la classe ouvrière et sous les formes les plus subtiles de la domination capitaliste: la "démocratie" et l'abondance. Ainsi, en faisant concorder directement ses intérêts avec le développement de la rationalité capitaliste, le prolétariat classique s'est suicidé révolutionnairement et a contribué à la conception et à la réalisation de l'Utopie capitaliste, tout en payant très cher son a-

aveuglement idéologique.

*Excellente de voir*  
A quelques différences près, le système capitaliste a réussi partout [sauf, peut-être, pour les pays "communistes" et pour les pays du Tiers-monde qui sont encore très loin des niveaux de développement "occidentaux"] son pari utopique: la société de consommation. *il de gwh* Ce qui lui a permis d'obtenir le consentement tacite des masses pour poursuivre le développement de l'Utopie [capitaliste] à travers cette nouvelle et dangereuse révolution technologique qui est déjà en marche avec les microprocesseurs, la robotique, etc., etc. Pire encore: rêvant du niveau de vie occidental. comme le summum de la libération et du bonheur, les masses des pays "communistes" et du Tiers-monde ne pensent qu'à suivre le modèle [de production et consommation] capitaliste. Pourtant, dans le cadre de la Rationalité productiviste, ce serait plutôt la société "marxiste-léniniste" celle qui devrait être plus rationnelle, parceque plus autoritaire, plus planifiée et plus messianique. *redirent*

Mais, contrairement aux prédictions, la Rationalité communiste semble fonctionner moins bien au niveau économique qu'au niveau politique. La société totalitaire semble avoir dépassé toutes les résistances structurelles dans le domaine du politique, en établissant dans ce domaine un monopole total du Parti à travers ses appareils et sa bureaucratie; mais, tout en exerçant le même monopole sur le contrôle des moyens de production et sur les organisations "syndicales", le fait est que la machine productiviste semble *beaucoup d'efficacité* bel et bien rouillée, incapable d'atteindre le rythme de celle du monde occidental. Donc, tout *contraire de ces* en se poursuivant, l'accumulation *communiste* ne dépassera en aucun cas celle que le système capitaliste [celui qui n'a pas honte de se nommer!] *garantir* continuera à assurer; mais -par contre- elle ne se *renoncera* reniera en aucun cas aussi comme Utopie concrète.

### III.- PROPOSITIONS

Après une critique radicale de l'idée de l'Utopie, avec une telle position, la réponse au titre est évidente: l'Utopie, il faut l'abandonner, <sup>restituons-lez</sup> la leur rendre, <sup>convoquez</sup> de toutes manières la <sup>rejet</sup> rejeter. Mais celle-là dont vous parlez, est-ce vraiment la seule? N'y aurait-il pas un autre <sup>signification</sup> sens que le Sien? En fin de compte, ce n'était qu'un <sup>raisonnable</sup> discours; et puis, cette métaphysique-là, on connaît le topo: au départ on prétend parler rationnellement de la révolution réelle, et à l'arrivée on déduit que la Raison est totalitaire, que la Réalité est aliénante, et surtout, que la Révolution comme l'Utopie, ce n'est pas bien, c'est plutôt horrible et goulagesque!! <sup>Primo</sup> Quelque part on dit que l'utopie n'est rien, donc plusieurs choses à la fois; <sup>et ecco</sup> et maintenant ça devient: l'utopie c'est tout, donc n'importe quoi! <sup>de ore divina</sup> Tout ça pour arriver à un pessimisme noir et au plus total désespoir!! Alors que, justement et au contraire, les gens donnent un autre sens à l'utopie: c'est une sorte de réaction <sup>refiguration</sup> instinctive, une vision de l'harmonie, du bonheur, <sup>ben altre cose</sup> autre chose <sup>qu'altro</sup> quoi!!

Pour des raisons tactiques, si la Raison, la Réalité et la Révolution, ou pour le dire avec une autre majuscule et simplifier: si l'Ennemi nous traite d'utopiques, il faut assumer cet adjectif, en sachant qu'il s'oppose à sa rationalité autoritaire, son discours de l'ordre, sa domination idéologique. Maintenant, <sup>mettre en scène "pochizzare"</sup> après avoir rationalisé la révolution réelle, il faudrait rythmer les révoltes. Réinventer l'utopie? Revendiquer laquelle?? Faisons plutôt une série de propositions:

§ que l'utopie est indicible:

Ce n'est pas seulement que le fait de la dire serait déjà la définir, la délimiter, la convertir en une autre/la même idéologie. Après tout, le langage est aussi révélation, et la parole peut réveiller les choses, rebeller les hommes.

*tu un cerlo sensu* nous traite de  
D'une certaine manière, ce n'est plus ce que nous disons de l'utopie, mais ce qu'elle nous dit. Et non pas à travers les mythes (l'Atlantide ou l'Eldorado), mais ce que certains textes *sollicitent* sous-entendent, comme par exemple la vision de cocagne: un pays à l'envers, allant vers où? Le rôle de la rime est de *de interrompre* mettre en doute et en question la nécessité du destin. Et alors seulement les réponses viennent de soi: "la mer de limonade" dont parle Fourier en tant que réponse radicale à la soif, ou la description que fait Don Quichotte de l'âge d'or, où les mots "tien" et "mien" n'existaient pas, qui fonctionne comme une mémoire et une promesse en même temps. C'est alors une voix qui parle en nous, qui nous rend la voix en face du délire, on lutte contre un silence fait d'impératifs, ou, *à si oppose* comme le dit Barthes: "A quoi sert l'utopie? *à restituer* A faire du sens. *de froie*

*Rapelle* Face au présent, à mon présent, l'utopie est un terme second *secondaire* qui permet de faire jouer le déclic du signe: le discours sur le réel devient possible, je sors de l'aphasie où me plonge *afasia* l'affolement de tout ce qui ne va pas en moi, dans ce monde qui est le mien."

§ que l'utopie est inconnue:

A la base il y aurait deux principes, celui de Réalité et celui de Plaisir: *rel. amable d* lors de la soumission de toutes les facultés au premier, seule l'imagination continue à être régie par les *relat* processus primaires de l'inconscient, animée par les mêmes

désirs que le rêve. L'utopie est une exigence théorique de l'esprit, mais surtout une exigence instinctuelle fondamentale: le besoin de transcender, de sublimer ou de transformer la réalité angoissante qui nous entoure. L'attrait de l'inconnu peut se comparer à une sorte de curiosité scientifique, une aventure qui serait à la fois une ouverture: le saut dont parle Baudelaire:

"plonger dans l'inconnu pour trouver du nouveau"

Cependant, le fait de lier l'utopie à l'imaginaire <sup>ex</sup> au principe de plaisir, le fait même de parler d'une exigence instinctuelle risque de situer l'utopie dans un domaine de définition biologique: est-elle naturelle ou culturelle? innée ou acquise? Disons qu'elle <sup>fonctionne</sup> marche comme on le dit des tropismes: réactions d'orientations causées par des agents physiques ou chimiques. Disons qu'elle est <sup>du côté du</sup> du désir, sans pour autant créer des machines déterritorialisées. Supposons que pour rester vivante elle ne doit pas être médiatisée par la réflexion, qui la stérilise, mais qu'on la laisse aussi vague que ce terrain où nous l'avons <sup>sorte</sup> aperçue. Ne cherchons pas à connaître sa véritable identité, phantasme ou dynamo, mais qu'elle nous inspire; et si elle est mensongère, qu'elle nous fasse marcher.

§ que l'utopie est inquiétude:

Il y a quelque chose là, quelque part, qui nous fait bouger, une sorte d'ennervement d'énergies, une petite bête qui nous travaille comme une taupe, et que nous appelons utopie. Elle n'a pas besoin d'être décrite ni reconnue, mais c'est nous qui la nommons par une nécessité de se retrouver, de se situer topographiquement: comme l'Histoire, elle nous fixe entre des



*pour le référentiel*  
repères; comme le projet révolutionnaire, elle nous immobilise.  
Mais aussi, parce qu'elle peut être autre chose qu'une carotte <sup>ceva</sup>  
ou qu'une <sup>baston</sup> matraque, l'utopie cherche à résoudre certaines  
contradictions: la diversité contre l'uniformisation, ou pour  
le dire encore avec Barthes, la singularité contre l'universel:  
"Utopie: celle d'un monde où il n'y aurait plus que des diffé-  
rences, <sup>de nous de</sup> en sorte que se différencier ne serait plus s'exclure".

Ce n'est donc pas la recherche d'une harmonie, d'une paix  
ou d'une quiétude que l'on place avant la naissance ou après  
la mort; l'utopie, en tant que mouvement critique, ne peut pas  
être arrêtée. Le problème n'est pas de l'identifier, <sup>e 2/10/72</sup> ou alors  
le moins possible, avec une expression du genre "c'est un  
élément négatif". La question est de savoir dans quel sens  
elle peut mobiliser: la dire comme le millénarisme contre le  
Progrès, la reconnaître comme le désir contre le Destin. Et  
puisqu'il faut un mot d'ordre pour mobiliser les gens:

"Le Grand Soir c'est tous les petits matins"

A condition, bien sûr, qu'avec les "croissants" et le "pe-  
tit café-au-lait" ou le "chocolat" nous ne nous croyions pas  
à l'hôtel Paradis, que la "publicité mensongère" des Utopies  
concrètes nous annonce depuis longtemps comme récompense de  
notre participation au maintien de la croyance au pouvoir  
libérateur des processus matériels.

A condition que nous puissions nous réveiller de notre  
sommeil rationnel par nous mêmes, par ce lien perdu entre  
l'instinct et le milieu naturel qui n' "existent" plus, et  
sans l' "aide" de cet appareil que la Rationalité a inventé  
pour nous maintenir enfermés dans l'univers du Temps (et du  
Travail).

IV.- EN MANIERE DE CONCLUSION

Pour conclure, une dernière distinction qui reprend les deux sens du terme "utopie" suivant les oppositions définies entre la Réalité et les réalités, entre la Révolution et la révolte. Au niveau de la rime, qui contredit la Raison mais qui raisonne à sa manière, soient les visions radicalement différentes de Victor Hugo et de Rimbaud.

Pour le premier,

"Le poète en des jours impies  
Vient préparer des jours meilleurs.  
Il est l'homme des utopies;  
Les pieds ici , les yeux ailleurs."

Or, il suffit d'inverser l'ordre des mots de la dernière phrase pour comprendre quelle utopie est à ré-inventer: le regard ici, et les pieds ailleurs: c'est-à-dire, en marchant:

l'utopie ce n'est ni le chemin ni la destination,

mais la démarche :

l'attitude que décrit Rimbaud dans "Vagabonds":

"Je créais, par delà la campagne traversée par des bandes de musique rare, les fantômes du futur luxe nocturne. (...)

J'avais en effet, en toute sincérité d'esprit, pris l'engagement de le rendre à son état primitif de fils du Soleil, - et nous errions, nourris du vin des cavernes et du biscuit de la route, moi pressé de trouver le lieu et la formule."

Cette croyance, que le Grand Soir c'est tous les petits matins, et une morale qui serait une mouvance, une manière de marcher:

"L'air est immobile. Que les oiseaux et les sources sont loin! Ce ne peut être que la fin du monde, en avançant."